

# Les Roses de Karakorum

Meddy LIGNER



**ARMADA**



**Retrouvez nous sur internet**

[www.editions-armada.com](http://www.editions-armada.com)

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs.

Meddy LIGNER

**LES ROSES DE  
KARAKORUM**



Éditions  
*ARMADA*

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Meddy LIGNER & Editions *ARMADA* 2014  
Couverture : Michel Borderie

ISBN : 979-10-90931-52-7

*Merci à Isabelle, Rachel, Ivan,  
Carine, Antoine, Yann, Florian,  
mes parents et ma très chère Paulette  
pour leur soutien et leurs encouragements.*

*Merci à Elise, La Rock, Brice et Cyril  
pour leur aide précieuse.*

*Merci à Jérôme Baud pour  
sa confiance et ses conseils judicieux.*

*Merci à Michel Borderie pour  
sa magnifique illustration.*



# Prologue

*15 juin 1243*

**F**ACE À FACE, PLANTÉES SUR LES COTEAUX SURplombant une lande tranquille, les deux armées s'épiaient. Dans le halo matinal, les heaumes brillaient, les lames scintillaient et des arabesques vaporeuses montaient du souffle des hommes et des chevaux. À l'intérieur des rangs, chacun attendait le signal qui allait tout déclencher. Chez les soldats, l'angoisse de la bataille à venir s'exprimait de mille manières différentes : tics nerveux, sueur, grincement de dents, silence religieux ou envie incontrôlable de parler,

L'inquiétude générale tranchait avec la sérénité bucolique du lieu : une verte prairie, moutonnée de fleurs multicolores et où serpentait un mince cours d'eau. Les paysans du coin appelaient cet endroit le Champ des Alouettes, à cause des oiseaux qui avaient l'habitude de s'y réfugier.

Là-haut, sur le mamelon occidental, le roi Louis patientait au milieu de ses troupes. Tous les chevaliers et les barons du royaume avaient répondu fidèlement à l'ost royal et avaient rallié leur souverain pour cet

ultime affrontement. Les comtes et les ducs faisaient corps autour de leur suzerain. Les vieilles querelles avaient été oubliées.

Sur les surcots enfilés par-dessus les armures, on pouvait distinguer les blasons de toutes les maisons nobles du pays. Massés près de l'oriflamme de Saint-Denis qui claquait au vent, des milliers de cavaliers faisaient attendre leurs destriers caparaçonnés, prêts à fondre sur l'ennemi. Légèrement en contrebas, la piétaille, armée de piques, de faux et d'épées, piaffait également d'impatience.

Le Capétien savait pertinemment qu'il jouait sa couronne. Remâchant sa colère, il maudissait tous ces souverains qui avaient rejeté l'appel à la croisade prêchée par le pape quelques mois plus tôt. *Quelle magistrale erreur !* pensa-t-il. Aujourd'hui, Gênes ressemblait à un tas de cendres fumantes, Venise vivait sous occupation mongole et le Saint-Empire n'était plus qu'un lointain souvenir... Ce satané Henri n'avait pas compris qu'il fallait désormais s'allier contre l'envahisseur asiatique. Il préférait se terrer dans son île. Mais son tour viendrait...*stupide Anglais...*

En face, Batu, commandant en chef de l'armée mongole, s'était purifié avant la bataille et invoquait Tengri le Très Haut pour que celui-ci lui apporte un nouveau triomphe. Il psalmodiait quelques vieilles prières afin que la victoire lui soit accordée. Tous ces succès amassés ne l'avaient pas rassasié et il espérait encore se repaître de gloire.

D'un calme olympien, il laissait son regard courir le long de ses troupes qui n'attendaient qu'un geste de sa part pour se lancer à l'offensive. Le général se



méfiait toujours de son infanterie composée de captifs, d'auxiliaires iraniens, russes ou même chinois, des combattants finalement peu sûrs. Il préférait se reposer sur ses troupes d'élite, ses redoutables cavaliers qui faisaient trembler le monde et avaient permis aux Khans de conquérir un immense empire.

De part et d'autre on fit avancer les rangées de tireurs qui se mirent à bander leurs arcs et leurs arbalètes. Au signal de leurs chefs, ils décochèrent leurs traits qui partirent en cloche et fendirent les airs en sifflant. Une pluie de flèches s'abattit sur les combattants et vint se fracasser sur les boucliers et les écus. Quelques malchanceux furent embrochés et trépassèrent en se tordant de douleur. La mort prélevait son premier tribut.

Soudain, du côté des Européens, l'étendard fleurdelisé fut agité.

— Boutons ces païens hors de notre Royaume !  
Renvoyons-les en Enfer !

Les paroles du roi Louis galvanisèrent ses soldats et quand l'aile droite de l'armée franque s'ébroua, son engagement fut salué par une nuée d'encouragements. Lourdemment harnachés sur leurs puissantes montures, les chevaliers démarrèrent lentement, en prenant soin de garder leur alignement. Ils accélérèrent progressivement, tenant fermement leurs lances bien calées sous l'aisselle. Semblables à des furies, ils chargèrent comme l'auraient fait un troupeau d'éléphants. Dans une sorte de réflexe de survie, l'ennemi se serra, se recroquevilla, paré à recevoir le coup de boutoir. La distance séparant les combattants se réduisit rapidement et, au moment de la collision, les

cavaliers avaient atteint leur vitesse maximale. Le choc fut d'une violence inouïe.

Les premiers rangs asiatiques se disloquèrent et explosèrent à l'impact mais derrière, les chevaliers francs rencontrèrent une résistance acharnée. Revigoré, l'adversaire cherchait à les bloquer et à les désarçonner pour pouvoir ensuite les égorger au sol.

Mais bientôt, les cavaliers furent rejoints par leurs fantassins qui se jetèrent dans la mêlée avec férocité. Dans un vacarme indicible où le choc des armes se mélangeait aux cris et aux hennissements, les corps-à-corps faisaient rage. Les épées tranchaient les têtes et les membres, les masses et les fléaux broyaient la chair, les lances transperçaient les tuniques et les guêtres de cuir. La terre boueuse se gavait déjà du sang des guerriers. Plus tard on enterrerait tous ces morts avec les honneurs, mais pour l'instant on enjambait les défunts, on pataugeait dans leurs entrailles, on les piétinait sans vergogne.

Batu ne tiqua pas. Il connaissait la façon de se battre de ces Occidentaux et comptait appliquer à la lettre le plan qu'il avait défini avec ses généraux.

Sur sa colline, le très pieux roi franc observait la tournure que prenait l'affrontement et s'en montra satisfait. Il décida de lancer une deuxième vague d'attaque. Le drapeau à la fleur de lys fut de nouveau abaissé. Ce fut cette fois l'aile gauche qui s'élança avec fracas. Et quand cette nouvelle marée vint s'écraser contre l'ennemi, la percussion fut tout aussi brutale et chaotique que la première. Partout, le spectacle était effroyable : là, des abdomens d'où pendaient des viscères, ici des corps s'agitant sans tête. Et une

odeur nauséabonde, mélange de sueur, d'excréments, d'urine et d'hémoglobine, planait sur cette scène de mort.

Dans les deux camps, on hurlait des ordres pour réorganiser les rangs : les Francs s'appuyaient sur les mouvements de l'étendard royal qui leur donnait des indications tandis que les Mogols suivaient les bannières noires et blanches qu'on levait ou abaissait au gré des événements.

Le sort des armes n'avait pas encore choisi son camp, les deux armées déployant une énergie phénoménale pour arracher la décision. De leurs motivations dépendait l'issue de l'affrontement. Les Francs défendaient avec âpreté leur Roi et leurs terres tandis que les Mongols cherchaient à agrandir leur Empire. Et tous savaient que la moindre lâcheté serait sévèrement punie.

Désormais le soleil brillait haut dans l'azur et le piétinement des soldats avait transformé l'herbe de la prairie en fange immonde. Partout des montagnes de cadavres, des enchevêtrements de casques, d'épées et de haches jonchaient le sol. Les mourants râlaient en rendant leurs derniers soupirs, les blessés vociféraient pour qu'on leur vienne en aide et, dans le ciel, les charognards semblaient se réjouir du festin qu'on leur promettait. Le carnage durait déjà depuis plus d'une heure et les hommes commençaient à être épuisés. Le corps maculé d'écarlate, la cuirasse cabossée, l'écume aux lèvres, beaucoup d'entre eux fléchissaient.

Les troupes mongoles pliaient mais ne rompaient pas. Le roi Louis y vit un signe et voulut forcer le destin pour remporter la victoire.

Il se signa en implorant Saint Rémi et prit la tête du reste de ses soldats pour l'ultime assaut. Pour la troisième fois de la matinée, les vertes collines tremblèrent de l'offensive des guerriers francs. Ils dévalèrent la pente et vinrent se mêler à la lutte. Grâce à cette nouvelle attaque, les Francs prirent temporairement le dessus. Ils étaient sur le point d'emporter la décision finale. En fin tacticien qu'il était, Batu sentit qu'il était temps de jouer son va-tout et ordonna à ses ailes de se jeter dans le combat.

Elles ne fondirent pas immédiatement sur la bataille mais franchirent le ruisseau en amont et en aval de la mêlée pour entamer un mouvement tournant. Leurs chevaux, petits mais fougueux et rapides, élevés dans la rudesse du climat mongol, contournèrent le théâtre des opérations à grande vitesse.

De leur poste d'observation, le général asiatique et ses conseillers se délectèrent de ce superbe encerclement.

Exaltés par la présence royale à leurs côtés, les Francs redoublaient d'ardeur et d'agressivité. Ils progressaient mais ne parvenaient pas à conclure. Tant bien que mal, les fantassins asiatiques contenaient leur avancée, défendant chaque pouce de terrain avec acharnement. *Par Saint Denis, qui gueule de la sorte ?* se demanda le Très Saint Louis alors qu'il était en train d'occire un pauvre bougre aux yeux bridés.

Un cri épouvantable venait de résonner sur le champ de bataille, un cri venu du fin fond des steppes, un immense *Ur ah* montait et terrorisait ceux qui ne l'avaient encore jamais entendu. La cavalerie mongole chargeait sur les flancs ennemis et leurs

arrières. En un éclair, grâce aux arcs à double courbure, elle sema la mort. Des vagues successives d'archers à cheval harcelaient les Francs et les accablaient de leurs flèches : tirant en plein galop, ils faisaient mouche presque à chaque fois. C'était une hécatombe. En refluant, les Mongols tombèrent nez à nez avec le corps des arbalétriers, postés en retrait. Leurs carreaux fusèrent et prélevèrent un lourd tribut chez les guerriers orientaux. Le glorieux Subotaï, un des plus fameux stratèges mongols, fut lui-même emporté par un de ces traits implacables. Mais ils furent décimés par la horde furieuse avant d'avoir pu recharger leurs armes.

Alors qu'il se démenait comme un lion, le roi Louis assista avec inquiétude à la manœuvre des Mongols. « Que ces Tartares soient maudits ! » pesta le Capétien. Le vent de la victoire s'était mis à tourner.

Le souverain franc ordonna alors la retraite de ses troupes, qui se fit dans le plus complet désordre. Les hommes de la steppe s'en donnèrent à cœur joie, poursuivant les fuyards et les exterminant sans aucune pitié. Certains soldats se battaient encore dans le vain espoir de renverser la tendance.

Le mot d'ordre de Batu avait été simple : pas de quartier, aucun prisonnier. L'affrontement tournait maintenant à la chasse à l'homme. Il s'agissait dorénavant pour les Mongols d'empêcher les vaincus de rejoindre les bois alentour pour s'y réfugier.

Quant au roi Louis, il lutta jusqu'au bout. Ses derniers fidèles formèrent un ultime carré autour de lui. Encerclés, ils se battirent avec l'énergie du

désespoir, repoussant toujours plus difficilement le flux ininterrompu des assauts mongols. Le monarque refusa de céder et mourut en héros, l'épée à la main. Juste avant de succomber, il eut une dernière pensée pour sa chère et tendre épouse. *Marguerite à la peau d'albâtre. Marguerite aux seins si généreux. Que Dieu te protège...*

Après plus de deux siècles de règne, la dynastie des Capétiens prenait brutalement fin avec la mort de Louis, neuvième du nom.

Tremblante derrière ses murailles, Paris se préparait à recevoir ses nouveaux maîtres venus d'Orient.

*Plus de deux cents ans plus tard...*

*En cet An de grâce 1485, depuis sa capitale Karakorum, le Khan Sargataï règne sur un immense empire qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique. L'Europe est sous sa coupe mais aussi l'Iran, l'Asie Centrale, la Chine du Nord, la Russie, la Sibérie et le Japon.*

*À l'Ouest, seuls restent indépendants les territoires nordiques, les petits royaumes musulmans d'Andalousie et du Maghreb, l'Égypte et le Moyen-Orient dominés par les Mamelouks ainsi que le vieil Empire byzantin. En Asie, la Chine du Sud et l'Inde sont parvenues à écarter la menace des steppes et s'affirment comme des puissances majeures.*

*La paix mongole a fait prospérer le commerce et grâce aux routes sûres qui sillonnent l'Empire, les échanges entre Orient et Occident n'ont jamais été aussi nombreux et fructueux.*

*La tolérance religieuse, instituée par les Khans, permet à toutes les populations de conserver leur culte et aux quatre coins de l'Empire, on pratique la divination, ensemble de techniques permettant de connaître l'avenir. Les chamans et les tsiganes sont reconnus comme les spécialistes de cet art difficile, inspirant aux non-initiés des sentiments mêlant respect, admiration et crainte.*

# L'Asie

## 1

**L**E VENT SOUFFLAIT EN BOURRASQUE, DONNANT À la steppe l'allure d'un océan agité de vagues. Au-dessus de cette mer herbeuse, trônait un soleil blafard flottant au milieu de nuages gris et lourds. Il faisait froid et des flocons commencèrent à choir par milliers sur un étang dont la surface n'était pas encore gelée. Le temps semblait figé, comme suspendu pour l'éternité.

Une biche à la robe fauve et à l'allure gracile s'approcha du point d'eau. Son pas était feutré, léger comme une bise d'été. Quand elle en atteignit les rives, elle baissa son cou et s'épancha lascivement dans les eaux noires.

Brusquement, un hurlement déchira le paysage. Un cri long et continu qui se répéta plusieurs fois. L'animal ne broncha pas ; elle savait qu'il s'agissait de l'appel du loup. Elle resta figée, plantée dans la plage sablonneuse, comme si elle attendait un vieil ami.



Alors le loup apparut. Sa fourrure bleue tranchait avec la grisaille environnante. L'animal était d'une taille gigantesque et sa force devait être titanesque. Il se dirigea lentement vers le lac, en louvoyant et décrivant des arcs de cercle.

Il était désormais à quelques mètres de la belle qui demeurait impassible. Il lui montra ses crocs pointus, dressa ses oreilles vers le ciel, lui lança son plus vil regard et grogna. Mais rien n'y fit : la biche demeurait de marbre.

Elle le regarda approcher sans la moindre crainte. Encore et toujours plus près. Jusqu'à l'effleurer. Le loup posa sa patte sur la fourrure à la couleur de sable. Une étoffe délicate et soyeuse. La biche ne cillait toujours pas. Il caressa son abdomen, son dos, ses cuisses rondes. Sa chair était ferme et tendre à la fois. Le prédateur pencha son museau et huma les odeurs de la gracieuse. Ses fragrances étaient promesses de mille délices, un appel vers des au-delà radieux. Le loup ne put résister et commença à se frotter au derme de celle qui l'enchantait.

Mais subitement, la femelle se refusa à lui et se cabra avec violence. En un clin d'œil, elle s'était transformée en une vieille femme vêtue de haillons. Ses yeux fatigués et jaunis lançaient des éclairs et la colère striait son visage fripé. D'un coup, elle dégaina un couteau à la lame aiguisée et le planta de toutes ses forces dans le ventre du loup. Celui-ci se tordit de douleur et hurla à la mort. La harpie extirpa son arme rougie et l'enfonça de nouveau avec une énergie décuplée. Encore. Et encore. Elle répéta son geste une bonne dizaine de fois, souillant la fourrure de son

adversaire. Le loup accepta son sort sans sourciller et ne se défendit point. Il s'affaissa comme une masse sur le sol ensanglanté et mourut en admirant une dernière fois les cieux.

La vieille se signa comme le font les Chrétiens et jeta son arme dans l'étang.

C'est à ce moment-là que se réveilla Bayktan, le front trempé de sueur.

## 2

**B**LANCHE. TEL EST MON PRÉNOM.

Je suis arrivée à Caillac alors que je n'avais que six ans. Chaque année, les Mongols prélevaient un quota d'otages dans leurs diverses provinces pour s'en assurer la fidélité. Et j'avais fait partie d'un lot. D'après mes rares souvenirs, mes parents étaient des nobliaux de province, sans grande envergure. Je crois qu'ils ne furent pas si mécontents de voir s'envoler une bouche à nourrir. Comment pourrais-je leur en vouloir ? Ma famille était issue des régions d'Extrême-Occident, des terres pauvres et lointaines, situées le long du Grand Océan Atlantique. De mon pays natal, je gardais la connaissance de la langue franque qui ne m'avait jamais quitté. Je la préservais au plus profond de moi, dans mon intimité la plus personnelle. C'était le lien le plus fort que je conservais avec mes origines.

Si j'étais restée là-bas, peut-être serais-je morte avant d'avoir atteint l'âge adulte, emportée par les fréquentes famines qui touchaient cette partie de l'Empire. Ou frappée par une épidémie. J'aurais certainement eu une vie misérable, pleine de souffrances et de malheurs. Aussi je ne me plaignais pas de mon sort. En m'arrachant à mes parents, les Mongols m'avaient permis d'acquérir des connaissances dont je n'aurais jamais pu rêver... À dix-sept ans, je parlais couramment le mongol et le franc. Je savais lire et écrire le latin et le persan, une langue parlée dans toute l'Asie. J'avais appris à compter et possédais quelques rudiments en histoire et en géographie. Et bien sûr, la religion faisait partie intégrante de mon éducation. À mon arrivée à Caïlac, les Mongols m'avaient déposée chez les servantes de Dieu et ce sont elles qui m'ont extirpé de ma crasse ignorance. Je leur devais tout.

Pour le moment, je n'étais pas encore véritablement une des leurs mais j'aspirais à le devenir. J'étais en pleine phase d'apprentissage et bientôt il serait temps de prononcer mes vœux pour définitivement entrer dans l'Ordre.

En partant de Karakorum, Caïlac était la première étape des caravanes. C'était une petite ville de province nichée au cœur de la steppe, une cité marchande sans prétention.

Notre abbaye était composée de plusieurs bâtiments à l'allure austère et aux murs de briques grises.

Une partie de nos édifices faisaient office d'hospice. Nous y accueillions les orphelins et les enfants abandonnés, les vieillards, les infirmes, les

lépreux et les pestiférés. Dès mon plus jeune âge, les Sœurs m'avaient appris le don de soi et enseigné comment s'occuper de tous ces malheureux : les soigner, les nourrir mais aussi les écouter, leur parler, prier avec eux. En bref, apaiser leurs souffrances tant physiques que morales.

Ces tâches accaparaient mon temps et absorbaient une large part de mon énergie mais j'y trouvais une grande satisfaction, l'impression d'être réellement utile.

Et puis, j'appréciais particulièrement l'ambiance qui régnait dans notre Maison-Dieu. Les plus jeunes œuvraient avec les plus anciennes dans la plus totale confiance. Ce fut parmi ces dernières que je rencontrai Sœur Jeanne.

Pour moi, elle était à la fois une mère, une sœur et une amie. Très âgée, elle restait une femme fringante, pleine de volonté et débordante d'énergie. Tout le monde saluait son dévouement, son dynamisme ainsi que sa grande culture. Malgré le poids des ans, elle gardait des traits fins et angéliques où transparaissait son farouche tempérament. Elle devait être d'une grande beauté dans sa jeunesse.

Dès mon arrivée, elle me prit sous sa protection. Elle venait comme moi des régions franques, et nous utilisions souvent la langue de nos origines pour communiquer. Cette forme de complicité renforçait notre amitié.

Elle fut pour moi une enseignante attentive : dès qu'elle le pouvait, elle m'amenait dans notre bibliothèque. Là, elle ouvrait toutes sortes d'ouvrages et me distillait ses connaissances. Elle m'apprit mille et une choses. Et moi, je me gavai de ce nectar de l'esprit.

3

— **E**S-TU SÛR DE CE QUE TU AVANCES ?  
Le Grand Khan Sargataï fixait son interlocuteur de son regard perçant, comme s'il avait voulu voir au plus profond de lui. L'expérience acquise au cours de sa longue et périlleuse vie – qui l'avait menée jusqu'au trône suprême – lui permettait de savoir si un homme mentait ou non. Mais le souverain était sûr de ne pouvoir percer à jour celui qui lui faisait face.

— Oui, absolument. Et vous savez que je ne me trompe jamais.

C'était justement ce qui inquiétait le roi mongol.

— Dans ma vision, le loup bleu représente votre empire, poursuivit Bayktan. Et l'animal est tué par une femme. Au cours de mon rêve, son visage me reste invisible mais je peux assurer qu'il s'agit d'une chrétienne puisqu'elle se signe comme le font les adeptes de ce culte. Il est clair que Tengri l'Éternel nous envoie un message car j'ai fait plusieurs fois le même songe.

— Mon pouvoir menacé par une femme. Ce n'est pas la première fois qu'on m'adresse cet avertissement.

— Ah bon ?

— Oui, il y a bien longtemps une Égyptienne m'a fait la même prophétie. À l'époque je n'avais pas compris ses paroles, mais aujourd'hui tout devient clair. Quand le Ciel parle, il faut savoir l'écouter.

L'empereur se leva de son siège décoré de lamelles d'or et se mit à déambuler dans la pièce, les mains accrochées derrière le dos. Sur les murs capitonnés de velours pourpre s'étalaient d'antiques armes, des tapis multicolores, des fourrures de fauves et des œuvres de maîtres italiens. Des cadeaux envoyés des quatre coins de son empire. On venait de loin pour se prosterner devant celui qui tenait le monde entre ses mains. Sargataï Khan aimait admirer tous ces présents qui témoignaient de sa puissance. Il observa son dernier portait, réalisé par un peintre vénitien. Le front altier, le regard perçant, le sourire charmeur, Sargataï lui avait demandé de masquer sa peau craquelée, souvenir d'enfance de la petite vérole. Ses cheveux étaient couleur de jais grâce à une récente coloration, réalisée avec une plante venue de Chine. Depuis, il affirmait le plus sérieusement du monde que ce phénomène était la marque d'un rajeunissement naturel. Tout était bon pour se faire passer pour un dieu.

Mais même les dieux pouvaient trembler. Ce que Bayktan venait de lui raconter l'inquiétait. Car comme le devin l'avait si bien dit, ses prédictions s'avéraient toujours exactes. Depuis qu'il faisait appel à ses services, le Grand Khan n'avait jamais eu à se plaindre. Bayktan était un expert qui maîtrisait parfaitement la science des arts divinatoires.

*Tu as peur de perdre ta couronne, vieil homme. Tu ferais mieux de mettre tes soldats en alerte si tu ne veux pas que la prophétie se vérifie.* Bayktan s'amusait de voir ainsi son roi si angoissé.

Sargataï s'approcha de son devin officiel. Il le dévisagea longuement, observant avec attention son

visage émacié aux expressions parfois enfantines, sa peau tannée par les vents fougueux de Mongolie et ses épaules voûtées.

— Alors que me conseilles-tu ?

— Il faut empêcher l'accomplissement de cette prédiction. Trouver cette femme qui menace l'équilibre. Et la supprimer.

— Hum, hum, fit le Khan en grattant les poils gris de son menton. Mais comment procéder ? Comment mettre la main sur cette diablesse ?

Souvent, Sargataï regrettait l'époque où, jeune insouciant, il pouvait parcourir librement la steppe ou guerroyer contre des ennemis lointains. Ces temps bénis avaient disparu depuis bien longtemps. Régner était un exercice compliqué, demandant une énergie phénoménale et source de bien des tracas...

— Je te confie cette mission. Garde-la secrète, personne ne doit en connaître le but véritable. Je vais t'adjoindre un de mes meilleurs guerriers qui te suivra partout et t'aidera dans ta besogne. Grâce à tes capacités, tu dois identifier cette maudite femme et la tuer. Je vais rédiger un document frappé de mon sceau impérial qui te donnera tout pouvoir dans mon royaume. Il te faudra également quelques sacs de pièces d'or. Ma décision est prise : elle est irrévocable ; le Ciel m'en est témoin. Maintenant, va te préparer à partir !

Et d'un geste de la main, l'empereur congédia le chaman. Aussitôt, deux cerbères vinrent pour l'escorter jusqu'à la sortie des appartements impériaux. Bayktan voulut protester mais il n'en eut pas le temps. Il ne s'attendait pas à une telle décision. Quitter le confort douillet de la capitale et ses plaisirs ne l'enchantait

guère. Mais il n'avait pas le choix et contredire le souverain aurait été très risqué. Il devait accepter son sort. Et mieux valait pour lui qu'il réussisse...

## 4

**L**E MOIS D'AVRIL TIRAIT À SA FIN ET DÉJÀ, ON sentait comme un avant-goût estival flotter dans l'air : le soleil brillait haut et les premières neiges fondaient. J'adorais cette période qui annonçait les beaux jours à venir.

Ce soir là, alors que je finissais mon assiette au réfectoire, Sœur Jeanne me glissa à la dérobée :

— Viens me retrouver à la bibliothèque.

J'eus à peine le temps de répondre qu'elle était partie.

Une fois mon repas terminé, je gravis quatre à quatre les marches de pierre noire, jusqu'à cette bibliothèque qui m'avait toujours troublé : elle m'inquiétait par son côté sombre et labyrinthique mais me fascinait par toutes les connaissances qu'elle rassemblait. Depuis plus de deux siècles, ce monastère avait acquis un nombre incalculable d'ouvrages. La bibliothèque était déserte à cette heure tardive, et je n'eus aucun mal à repérer Sœur Jeanne, assise à une des tables massives.

— J'ai à te parler, ma chère Blanche, fit-elle lorsque je fus devant elle. Assieds-toi et s'il-te-plaît, écoute-moi.

Sans sourciller et sans même la questionner, j'obéissais à ses injonctions.



— Chère Blanche, ce que je vais te dire, tu ne dois le répéter à personne. Compris ?

— D'accord.

— Bien. Me prends-tu pour une folle ? Crois-tu que je sois sénile ?

— Mais jamais de la vie ! Vous savez bien que j'ai le plus grand respect pour vous ! Que je vous admire même !

— Moins fort, dit-elle en faisant signe avec ses mains. Moi aussi, j'ai beaucoup de tendresse pour toi. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai choisi de te parler de tout ça. J'espère que tu me croiras.

— Que vous arrive-t-il ?

Elle observa une légère pause, déglutit et continua sur un ton légèrement enroué :

— J'entends des voix.

— Des voix ?

— Oui, dans ma tête. Ça a commencé au début de cet hiver, au moment où sont tombés les premiers flocons. J'étais partie marcher dans la steppe, comme j'aime à le faire souvent. Une vague m'a submergée avant de refluer presque aussitôt. Puis, les voix sont revenues. Claires. Nettes. Dans les premiers temps, cela m'arrivait rarement puis c'est devenu plus fréquent. Environ deux ou trois fois par semaine. Quand je suis seule. Au début, je croyais que mon grand âge commençait à me jouer des tours. Mais au fil du temps, je compris qu'il n'en était rien.

— Et... et que vous disent ces voix ? demandai-je interloquée.

Sœur Jeanne partit dans un long monologue que j'écoutais le plus attentivement possible. Totalemment

captivée, je buvais ses paroles. Elle me raconta tout, entra dans chaque détail. Un silence s'installa une fois son récit terminé. Pendant quelques secondes, je ne sus quoi dire tellement j'étais déstabilisée. Sœur Jeanne le comprit, aussi poursuivit-elle ses explications.

— Tu sais, j'ai essayé de me dérober. J'ai tenté de ne pas entendre. Mais les voix revenaient plus fortes, plus insistantes. Elles ne me laissaient pas en paix et répétaient toujours le même message. Récemment, elles se sont faites particulièrement pressantes, me tourmentant davantage à chaque fois. Je ne parviendrai plus à les cacher longtemps. J'ai fini par accepter qu'il s'agissait peut-être de ma destinée. J'ai réussi à économiser un petit pécule, et je vais partir bientôt.

— Mais vous réalisez les conséquences de ce que vous dites ?

— Parfaitement. Mais ma décision est prise et personne ne me fera revenir en arrière. Je dois accomplir mon devoir puisque tel semble être la volonté de Dieu. Modestement, j'aime à penser qu'Il me sollicite et que je ne dois pas Le décevoir. Alors, me prends-tu pour une illuminée ?

Elle me regardait de ses grands yeux tristes.

— Je suis abasourdie par ce que je viens d'entendre.

— Tu n'es pas obligée de me croire, précisa-t-elle en posant sa main sur la mienne.

— Je ne demande que ça mais tout cela me paraît si... incroyable. Avez-vous évoqué ces voix à Sœur Sophie, notre supérieure ?

— Non. Tu es la seule à qui j'en ai parlé, la seule en qui j'ai confiance. Les autres me prendraient pour une démente.

— Alors si vous partez, je pars avec vous ! m'écriai-je.

— Chut !!!! Je n'en attendais pas moins de toi, murmura-t-elle. Je savais que tu m'accompagnerais. J'aurai besoin de toi, que tu m'aides, que tu guides mes pas. Sache néanmoins que ce qui nous attend ne va pas être de tout repos. Que notre tâche s'annonce extrêmement ardue et dangereuse.

— J'en ai bien conscience. Mais au Diable les poltrons ! Quand partons-nous ?

— Après-demain. J'ai pris contact avec un marchand de Constantinople, Démétrios, qui rentre chez lui après avoir fait affaire à Karakorum.

La nouvelle me fit vaciller. Je ne m'attendais pas à un départ aussi rapide, et j'aurais voulu plus de temps pour m'y préparer.

— Es-tu toujours prête à m'accompagner ? demanda Sœur Jeanne, sentant que j'hésitai. Notre chemin sera long et semé d'embûches. Nous devons rester sur nos gardes et ne pas perdre notre objectif de vue.

D'un revers de la main, je balayai mes doutes. Ma volonté d'aller parcourir le monde avait repris le dessus.

— Oui, bien sûr.

— Vous avez besoin d'un renseignement peut-être ? Dois-je vous rappeler que vous êtes ici dans un lieu d'étude où doit régner le plus grand calme ?

Sœur Radegonde, l'acariâtre responsable de l'endroit ! J'ignorais d'où était surgie cette vieille pie mais son intervention tombait vraiment mal.

— Non, Sœur Radegonde ; mille excuses. Je dois malheureusement me retirer ; quelques malades m'attendent encore, balbutia ma complice.

Et déjà elle filait, me laissant seule avec toutes mes questions.

## 5

**B**AYKTAN AVAIT ENFIN TROUVÉ L'ENDROIT ADÉQUAT. Un lieu paisible, planté au beau milieu de la steppe, éloigné de la ville et des regards humains. Pour l'occasion, il avait revêtu son costume composé d'un entrelacs de plumes grises ou blanches et de pennes aux teintes plus sombres. Il devenait ainsi une sorte d'homme-oiseau, prêt à communier avec les esprits.

Il laissa son cheval paître tranquillement et se mit aussitôt à ses préparatifs.

— C'est bien toi Bayktan, l'augure du Khan ?

*Qui ose me déranger en pleine activité ?* Le devin ne cilla pas mais il sentit la colère monter rapidement en lui. Il fit un effort pour se contrôler.

— Qui es-tu ? Et que me veux-tu ?

— Je m'appelle Tuga. C'est notre souverain qui m'envoie. Il m'a confié la mission de t'accompagner partout où tu irais, de te protéger et de t'obéir.

Celui qui approchait était un véritable colosse, au buste large comme un tronc d'arbre. Suivant la mode mongole, il avait le haut du crâne rasé jusqu'aux oreilles et portait de longues mèches de cheveux noirs

qui retombaient sur sa nuque et ses oreilles. Enfin, son visage plat arborait une expression sévère, renforcée par la barbe qui entourait sa bouche. Le chaman resta concentré sur son exercice, les yeux toujours à scruter le ciel.

— Oui, je suis au courant. Écoute, je dois communier avec les dieux. Tu peux rester si tu veux, mais tu dois te tenir à distance et faire silence.

Le dénommé Tuga ne se fit pas prier et s'assit en tailleur après avoir arraché une tige d'herbe et l'avoir glissé dans la bouche. Il se mit à la mâchouiller paisiblement.

— Tu m'as suivi ? demanda Bayktan.

— Oui, depuis la ville.

— Tu as été fort discret, c'est bien.

— Cela fait partie des qualités d'un bon guerrier.

— Je vois... D'où arrives-tu ? Tu vivais à Karakorum ces derniers temps ?

— Non, je reviens de Corée. Il y a quelques mois des troubles ont éclaté dans les régions du Sud. Le Khan a envoyé une expédition punitive, histoire de tuer dans l'œuf toute envie d'indépendance.

— Et alors comment ça s'est passé ?

— Un vrai succès, ma foi ! On les a écrabouillés. Et puis on s'est fait plaisir avec leurs femmes ; j'en ai baisé des dizaines !!!

— Charmant...

— Tenir un empire n'est pas chose aisée. La terreur règle beaucoup de problèmes. Et pour cela, il faut savoir manier le bâton, fit le géant en mimant un geste obscène et en lançant un clin d'œil à son interlocuteur.

Celui-ci ne releva pas. Une légère brise s'était levée et fouettait désormais les visages des deux Mongols.

— Et notre mission en quoi consiste-t-elle ? Où allons-nous exactement ? demanda Tuga.

Bayktan ne lui répondit pas et de la main, lui intima de faire le silence.

— Je dois maintenant commencer...

Le chaman sortit de sa sacoche une fiole remplie d'alcool de riz chinois. *Tengri en raffole...* Puis après avoir couché une petite surface d'herbes, il se mit à tourner sur lui-même et décrivit un large cercle en versant le liquide. L'opération dura quelques secondes. Quand il eut fini, il rangea le flacon vide et empoigna son bâton magique, qui se transmettait dans sa famille de père en fils depuis des générations. Il était fait d'un bois dur, noueux, bruni par les années. Sa forme était plutôt chaotique, tout en courbures, et Bayktan savait que ses pouvoirs étaient immenses.

L'homme se plaça au centre du cercle qu'il venait de dessiner et lança le bâton le plus haut possible en le faisant tourner. Le bout de bois retomba au beau milieu du rond. Après l'avoir ramassé, Bayktan se coucha selon l'axe indiqué par l'objet magique. L'augure ferma les paupières et récita les prières, les mots appris avec son père et son grand-père. Une fois terminé, il ouvrit les yeux. Maintenant il faut attendre... Il patienta ainsi la tête posée dans l'herbe fraîche, le regard rivé vers les nuages.

Après un long moment, la réponse arriva. Un énorme vautour passa au-dessus de lui. Les oiseaux résidaient dans le ciel et étaient les messagers des

dieux, indiquant souvent la route à emprunter. Interpréter leur vol faisait partie de ses prérogatives. Le devin analysa celui du rapace : le vautour volait haut et à ailes bien déployées. Un bon présage. Il continua son chemin et s'éloigna jusqu'à échapper au regard de l'augure, qui se releva.

— Nous allons là-bas, fit-il à Tuga en désignant le soleil couchant.

Dans l'exacte direction où se dirigeait le vautour.



Alors que Bayktan réglait les derniers détails de leur voyage, Tuga alla choisir des destriers dans les haras impériaux. Dans ces longs bâtiments de pierre, accolés au palais du souverain, s'agitaient des armadas de palefreniers qui prenaient soin des meilleurs chevaux de l'Empire. C'était une des fiertés de Sargataï Khan qui se targuait de posséder la plus belle collection équine du monde connu.

Tuga palpa les cuisseaux de plusieurs hongres, observa minutieusement leur constitution, leurs sabots et leurs mâchoires, s'assurant de leur excellent état de forme. Depuis sa plus tendre enfance, le guerrier côtoyait ces animaux, et les connaissait parfaitement. Comme la mission s'annonçait longue et difficile, il était important qu'il sélectionne les montures les plus adaptées à leur voyage.

Après avoir fait son choix, il rentra chez lui. Tout autour de la capitale, la steppe se constellait de la blancheur de milliers de yourtes. En vrai nomade, Tuga habitait l'une d'elles. Jamais il ne s'était habitué à la vie urbaine, faite pour les sédentaires. Dans les quartiers poussiéreux et surpeuplés de Karakorum,

vivaient essentiellement des artisans, des commerçants, des religieux ou des fonctionnaires. Principalement des étrangers, et peu de vrais Mongols.

Afin de célébrer leur départ, il avait décidé de sacrifier un mouton à Tengri le Céleste et avait invité Bayktan à partager cette offrande. Même s'il goûtait peu la compagnie des hommes et n'aimait guère aller chez des inconnus, l'augure avait tout de même accepté l'invitation. Par politesse. Il préférait côtoyer les dieux et les esprits, mais estimait parfois qu'il était bon de se mêler à ses semblables. Il arriva chez ses hôtes à l'heure du crépuscule.

Tuga rassembla sa famille au grand complet sur le seuil de sa yourte et tandis que caquetaient des poules et des oies, il fit les présentations.

— Voici ma femme et mes deux fils. Et mes esclaves.

Les têtes s'inclinèrent devant le convive. Bayktan leur rendit la pareille sans dire un mot, mais son attention fut aussitôt captée par une des servantes. Sous son teint crasseux d'esclave pointait la noblesse. Une beauté orientale, aux cheveux de jais et à la peau de soie. *Peut-être une ancienne princesse.* Jadis le chaman aurait tout fait pour passer la nuit avec elle : il l'aurait voulu et il l'aurait prise. *Oui, certainement.* Mais aujourd'hui sa fonction l'obligeait à s'éloigner des bas instincts humains. Les dieux demandaient une concentration de tous les instants, un corps et un esprit sain. *Non. N'y pense plus.*

Tuga avait choisi un magnifique agneau pour l'occasion. Après avoir effectué quelques libations, l'augure se mit à réciter des incantations et dès qu'il eut fini,



son hôte tua le mouton. Il lui entailla la poitrine et entra sa main dans la blessure pour presser le cœur. Ainsi, comme le voulait le *yasaq*, le code de l'éthique mongole, aucune goutte de sang ne se répandit hors du corps. L'ovine fut éviscérée, dépecée puis grillée.

— Sais-tu que chez les Musulmans, on saigne les bêtes afin de les tuer ? demanda le guerrier à son invité.

— Oui, j'ai déjà vu ça. Et j'avoue que ces pratiques me révulsent. Le sang contient l'âme de l'animal, c'est pour cela qu'il faut éviter de le verser ; mais nous devons respecter les coutumes de chacun.

— Pas faux. Et y a autant de peuples différents dans notre empire que de poils sur la chatte d'une putain ! s'esclaffa le géant.

Bayktan goûtait peu la grossièreté de son hôte mais il continua comme si de rien n'était.

— Tu as l'air d'avoir vu du pays pour parler ainsi.

— Oui, pour le Khan j'ai beaucoup sillonné notre empire, notamment les terres russes, la Perse et la Chine. Et toi ?

— J'ai peu voyagé.

Bayktan coupa court à la conversation. Tuga ne s'en offusqua point et proposa à son invité de rentrer dans la yourte. Ils s'installèrent autour du brasero central, du côté occidental, le côté masculin. Par terre gisaient des tapis persans aux motifs multicolores.

— Des souvenirs de voyage, précisa l'hôte de sa voix caverneuse.

Les femmes se mirent à servir la viande. On donna les meilleurs morceaux à l'invité, notamment l'œil, et on lui versa le koumis, le lait de jument fermenté.

La conversation vogua sur des banalités. Devant les yeux fascinés de ses deux rejetons, Tuga narra les nombreuses campagnes auxquelles il avait pris part. Bayktan prêta une oreille distraite à ce flot de vantardises matinées de vulgarités. Seule une chose l'intéressait : la superbe servante qui, à intervalles réguliers, venait déposer les plats. *Tuga doit se faire plaisir, le salaud !*

Comme les deux hommes partaient tôt le lendemain, le repas ne s'éternisa pas. Dès qu'il fut terminé, le devin se leva, remercia ses hôtes et rentra dans ses quartiers, situés dans le grand palais du Khan.



Une fois dans ses appartements, il s'allongea sur son lit décoré de broderies dorées. Le chaman adorait s'entourer de ces magnifiques étoffes : soie de Chine, cachemire indien, fourrures boréales... *Le luxe a ses bons côtés. Et dire qu'il va falloir quitter tout ça.* Il avait un mal fou à trouver le sommeil. Dans son esprit un flot de pensées tourbillonnait. Il repensa à sa mission, au Khan, à Karakorum, à ses visions... mais la jeune esclave de Tuga l'obnubilait par-dessus tout. Il se remémora son visage de déesse. Ses cheveux soyeux et lisses. Ses bras fins et graciles. Ses seins qu'il imaginait doux et fermes. Il se tourna et retourna plusieurs fois dans son lit, semblable à un lion en cage. Il essaya de lutter mais sentit son désir monter tel un geyser. Il ne put résister. Son envie était trop forte, incontrôlable. Alors il catapulta son esprit dans celui de la belle. À quelques lieues de distance, allongée sur sa paille,

elle le sentit entrer en elle comme le fil de l'épée dans la chair meurtrie. Elle tenta bien de résister mais fut emportée par cette lame de fond. Le chaman inonda son âme et s'en délecta. *À chaque fois, c'est le même bonheur.* Piller l'intimité de l'autre, saccager sa conscience, lui dérober ce qu'elle a de plus chère. Il chevaucha son esprit jusqu'à la lie. *Un orgasme décuplé.* Puis, quand il eut fini, il la laissa l'esprit disloqué. Éparpillé. Et il sombra dans un profond sommeil.



Le soleil jetait ses premiers dards lumineux au-dessus de Karakorum quand Bayktan retrouva Tuga, qui l'attendait à l'abri des immenses arches du palais. Ils se saluèrent sans un mot, puis le guerrier se mit à pester.

— J'ai perdu une esclave hier soir. Elle est morte sans raison ; va comprendre ! En tout cas, c'était une sacrée pouliche ! J'avais grand plaisir à la monter celle-là ! C'est bien dommage...

Bayktan ne broncha pas, bien que l'autre le dégoûtât. On ne devait jamais s'attacher à une esclave car il ne s'agissait que d'une simple marchandise.

Au début, ce genre de carnage l'accablait mais avec le temps, le devin s'y était habitué. *Elles finissent toutes comme ça. Aucune ne résiste.*

Les deux hommes n'avaient pas envie de parler. Silencieusement, ils sortirent de la cité et se dirigèrent à l'opposé du soleil levant.